

**LES OBERLÉ**

SUIVI DE

**LES NOUVEAUX OBERLÉ**

## **DU MÊME ÉDITEUR**

**ANTIQUITÉS DE L'ALSACE. DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN**

JEAN GEOFFROY SCHWEIGHÆUSER, 2020

**ANTIQUITÉS DE L'ALSACE. DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN**

MARIE PHILIPPE AIMÉ DE GOLBÉRY, 2020

**HENRI FAREL**

**ROMAN ALSACIEN (TOMES 1 & 2)**

LOUIS SPACH, 2021

**L'AMI FRITZ SUIVI DE UNE NUIT DANS LES BOIS**

ERCKMANN-CHATRIAN, 2021

**LES OBERLÉ**  
SUIVI DE  
**LES NOUVEAUX OBERLÉ**

**RENÉ BAZIN**



Éditions JALON, 2021

© 2021, Éditions JALON. Tous droits réservés.  
contact.editions-jalon.fr  
ISBN 978-2-491068-24-0  
Dépôt légal : février 2021

# LES OBERLÉ

## I. NUIT DE FÉVRIER EN ALSACE

La lune se levait au-dessus des brumes du Rhin. Un homme qui descendait, en ce moment, par un sentier des Vosges, grand chasseur, grand promeneur à qui rien n'échappait, venait de l'apercevoir dans l'échancre des futaies. Il était aussitôt rentré dans l'ombre des sapinières. Mais ce simple coup d'œil jeté, au passage d'une clairière, sur la nuit qui devenait lumineuse, avait suffi pour lui rappeler la beauté de cette nature où il vivait. L'homme tressaillit de plaisir. Le temps était froid et calme. Un peu de brume montait aussi des ravins. Elle ne portait point encore le parfum des jonquilles et des fraisiers sauvages, mais l'autre seulement qui n'a pas de nom et n'a pas de saison, le parfum des résines, des feuilles mortes, des gazons reverdis, des écorces soulevées sur la peau neuve des arbres, et l'haleine de cette fleur éternelle qu'est la mousse des bois. Le voyageur respira profondément cette senteur qu'il aimait ; il la but à grands traits, la bouche ouverte, pendant plus de dix pas, et, si habitué qu'il fût à cette fête nocturne de la forêt, lueurs du ciel, parfums de la terre, frémissements de la vie silencieuse, il dit à demi-voix : « Bravo, l'hiver ! Bravo les Vosges ! Ils n'ont pas pu vous gâter ! » Et il mit sa canne sous son bras, afin de faire moins de bruit encore sur le sable et sur les aiguilles de sapin du sentier en lacet, puis, détournant la tête :

— Trotte avec précaution, Fidèle, mon bon ami : c'est trop beau !

À trois pas derrière, trottait un épagneul haut sur pattes, efflanqué, fin de museau comme un lévrier, qui paraissait tout gris, mais qui était, en plein jour, feu et café au lait, avec des franges de poils souples qui dessinaient la ligne de ses pattes, de son ventre et de sa queue. La bonne bête eut l'air de comprendre son maître, car elle continua de le suivre, sans faire plus de bruit que la lune qui glissait sur les aigrettes des sapins.

Bientôt la lumière pénétra entre les branches, émietta l'ombre ou la balaya par larges places, s'allongea sur les pentes, enveloppa les troncs

d'arbres ou les étoila, et, toute froide, imprécise et bleue, créa, avec les mêmes arbres, une forêt nouvelle que le jour ne connaissait pas. Ce fut une création immense, enchanteresse et rapide. Dix minutes y suffirent. Pas un frisson ne l'annonça. M. Ulrich Biehler continua de descendre, saisi d'une émotion grandissante, se baissant quelquefois pour mieux voir les sous-bois, se penchant au-dessus des ravins, le cœur battant, la tête aux aguets, comme les chevreuils qui devaient quitter les combes et gagner le pacage.

Ce voyageur enthousiaste et jeune encore d'esprit n'était cependant plus un homme jeune. M. Ulrich Biehler, – qu'on appelait partout, dans la contrée, M. Ulrich, – avait soixante ans, et ses cheveux et sa barbe d'un gris presque blanc en témoignaient ; mais il avait eu plus de jeunesse que d'autres, comme on a plus de bravoure ou de beauté, et il en avait gardé quelque chose. Il habitait au milieu de la montagne de Sainte-Odile, exactement à quatre cents mètres en l'air, une maison forestière sans architecture et sans dépendance territoriale d'aucune sorte, si ce n'est le pré en pente où elle était posée et, en arrière, un tout petit verger, ravagé périodiquement par les grands hivers. Il était demeuré fidèle à cette maison, héritée de son père qui l'avait achetée seulement pour y passer les vacances, et il y passait toute l'année, solitaire, bien que ses amis, comme ses terres, fussent assez nombreux dans la plaine. Il n'était pas sauvage, mais il n'aimait pas livrer sa vie. Un peu de légende l'entourait donc. On racontait qu'en 1870, il avait fait toute la campagne coiffé d'un casque d'argent au cimier duquel pendait, en guise de crinière, la chevelure d'une femme. Personne ne pouvait dire si c'était de l'histoire. Mais vingt bonnes gens de la plaine d'Alsace pouvaient affirmer qu'il n'y avait point eu, parmi les dragons français, un cavalier plus infatigable, un éclaireur plus audacieux, un compagnon de misère plus tendre et plus oublieux de sa propre souffrance que M. Ulrich, propriétaire de Heidenbruch dans la montagne de Sainte-Odile.

Il était resté Français sous la domination allemande. C'était sa joie et la cause, également, de nombreuses difficultés qu'il tâchait d'aplanir, ou de supporter en compensation de la faveur qu'on lui faisait de le laisser respirer l'air d'Alsace. Il savait demeurer digne, dans ce rôle de vaincu toléré et surveillé. Aucune concession qui eût trahi l'oubli du cher pays de France, mais aucune provocation, aucun goût de démonstration inutile. M. Ulrich voyageait beaucoup dans les Vosges, où il possédait, çà et là, des parties de forêts, qu'il administrait lui-même. Ses bois étaient réputés parmi les mieux aménagés de la Basse-Alsace. Sa maison, depuis trente ans fermée pour cause de deuil, avait cependant une réputation de confort et de raffinement. Les quelques

personnes, françaises ou alsaciennes, qui en avaient franchi le seuil, disaient l'urbanité de l'hôte et son art de bien recevoir. Les paysans surtout l'aimaient, ceux qui avaient fait la guerre avec lui, et même leurs fils, qui levaient leur chapeau quand M. Ulrich apparaissait au coin de leur vigne ou de leur luzerne. On le reconnaissait de loin, à cause de sa taille élancée et mince, et de l'habitude qu'il avait de ne porter que des vêtements légers, qu'il achetait à Paris et qu'il choisissait invariablement dans les couleurs brunes, depuis le brun foncé du noyer jusqu'au brun clair des chênes. Sa barbe en pointe, très soignée, allongeait son visage, où il y avait peu de sang et peu de rides ; la bouche souriait volontiers sous les moustaches ; le nez proéminent et droit d'arête disait la race ; les yeux gris, indulgents et fins, prenaient vite une expression de hauteur et de défi quand on parlait de l'Alsace ; enfin, le front large mettait un peu de songe dans cette physionomie d'homme de combat, et s'agrandissait de deux clairières enfoncées en plein taillis de cheveux durs, serrés et coupés droit.

Or, ce soir, M. Ulrich rentrait de visiter une coupe de bois dans les montagnes de la vallée de la Bruche, et ses domestiques ne s'attendaient pas à le voir sortir de nouveau, quand, après dîner, il avait dit à la femme de chambre, la vieille Lise, qui servait à table :

— Mon neveu Jean a dû arriver ce soir à Alsheim, et, sans doute, si j'attendais jusqu'à demain, je pourrais le voir ici, mais je préfère le voir là-bas, dès aujourd'hui. Et je pars. Laisse la clef sous la porte, et couche-toi.

Il avait aussitôt sifflé Fidèle, pris sa canne et descendu le sentier qui, à cinquante pas de Heidenbruch, entrait sous bois.

M. Ulrich était vêtu, selon sa coutume, d'une vareuse et d'une culotte couleur feuille morte, et coiffé d'une bombe de chasse en velours. Il avait marché vite, et, en moins d'une demi-heure, se trouvait rendu à un endroit où le sentier rejoignait une allée plus large, faite pour les promeneurs et les pèlerins de Sainte-Odile. Le lieu était indiqué dans les guides, parce que, sur cent mètres de longueur, on dominait le cours d'un torrent qui traversait plus bas, dans la plaine, le village d'Alsheim ; parce que, surtout, dans l'ouverture du ravin, dans l'angle que formaient les pentes rapprochées des terres, on pouvait apercevoir, en jour, un coin de l'Alsace, des villages, des champs, des prés, très loin un vague trait d'argent qui était le Rhin, et les montagnes de la Forêt-Noire, bleues comme du lin et rondes comme un feston. Malgré la nuit qui bornait la vue, M. Ulrich, en arrivant dans l'allée, regarda devant lui, par la force de l'habitude, et ne vit qu'un triangle de nuit, de la couleur

de l'acier, où brillèrent en haut de vraies étoiles, en bas des points lumineux de grosseur égale, mais légèrement voilés et entourés d'un halo, et qui étaient les lampes et les chandelles du village d'Alsheim. Le voyageur pensa à son neveu, qu'il allait tout à l'heure serrer contre son cœur, et se demanda : « Qui vais-je trouver ? Que va-t-il être, après trois ans d'absence, et trois ans d'Allemagne ? »

Ce ne fut qu'un arrêt d'un instant. M. Ulrich traversa l'allée, et, voulant couper au plus court, entra sous les branches d'une futaie de hêtres qui descendait, en pente rapide, vers une nouvelle sapinière où il retrouverait le chemin. Quelques feuilles mortes tremblaient encore au bout des basses branches, mais la plupart étaient tombées sur celles de l'année précédente, qui ne laissaient pas à découvert un seul pouce du sol, et, devenues elles-mêmes minces comme de la soie, et toutes pâles, elles ressemblaient à un dallage extrêmement uni et blond ; les troncs se dressaient, marbrés de mousses, réguliers comme des colonnes, et les cimes se rapprochaient au-dessus, bien haut, et s'unissaient par leurs rameaux ténus, qui dessinaient seulement la voûte et laissaient passer la lumière. Quelques buissons rompaient l'harmonie des lignes. À une centaine de mètres en contrebas, le barrage des arbres verts formait comme le mur solide de cette cathédrale en ruines.

Tout à coup, M. Ulrich entendit un bruit léger et tel qu'un autre homme ne l'eût sans doute pas remarqué, en avant, dans les sapins vers lesquels il se dirigeait. C'était le bruit d'une pierre roulant sur les pentes, accélérant sa vitesse, heurtant des obstacles et rebondissant. Il diminua, et finit par un éclatement à la fois ténu et clair, qui prouvait que la pierre avait atteint le fond caillouteux d'un ravin et s'y brisait. La forêt reprenait son silence, quand une seconde pierre, beaucoup moins grosse encore, à en juger par le son qu'elle éveilla, se mit, elle aussi, à rouler dans l'ombre. En même temps, le chien hérissa ses poils, et revint en grognant vers son maître.

— Tais-toi, Fidèle, dit celui-ci, il ne faut pas qu'ils me voient !

M. Ulrich se jeta aussitôt derrière le tronc d'un arbre, comprenant qu'un être vivant montait à travers bois, et devinant qui allait apparaître. En effet, trouant le noir du rideau de sapins, il aperçut la tête, les deux pieds de devant, et bientôt le corps tout entier d'un cheval. Un souffle blanc, précipité, s'échappait des naseaux et fumait dans la nuit. L'animal faisait effort pour grimper la pente trop raide. Tous les muscles tendus, les pieds de devant en crochet, le ventre près de terre, il avançait par soubresauts, mais presque sans bruit, enfonçant dans la mousse et dans l'épaisse toison végétale du sol, et ne déplaçant guère que



des feuilles, qui coulaient les unes sur les autres avec un murmure de gouttes d'eau. Il portait un cavalier bleu clair, penché sur l'encolure et tenant sa lance presque horizontalement comme si l'ennemi avait été proche. L'haleine de l'homme se mêlait à celle du cheval dans la nuit froide. Ils avancèrent, se démenant comme s'ils luttèrent. Bientôt le voyageur distingua les ganses jaunes cousues sur la tunique, les bottes noires au-dessous de la culotte sombre, le sabre droit pendu à l'arçon, et il reconnut un cavalier du régiment de hussards rhénans en garnison à Strasbourg ; puis plus près, il distingua, sur la flamme noire et blanche de la lance, un aigle jaune, indiquant un sous-officier ; il vit, sous le bonnet plat, un visage imberbe, sanguin, en sueur, des yeux roux inquiets, farouches, fouettés par la crinière en mouvement et fréquemment tournés à droite, et il nomma tout bas Gottfried Hamm, fils de Hamm le policier d'Obernai, et maréchal des logis chef aux hussards rhénans. L'homme passa, frôlant l'arbre derrière lequel se cachait M. Ulrich ; l'ombre de son corps et de son cheval s'allongea sur les pieds de l'Alsacien et sur les mousses voisines ; une odeur de sueur et de harnais traînait en arrière. Au moment où il dépassait l'arbre, il tourna la tête, encore une fois, vers la droite. M. Ulrich regarda dans cette direction, qui était celle de la plus grande longueur de la hêtrée. À une trentaine de mètres plus loin, il découvrit, montant sur la même ligne, un second cavalier, puis un troisième, qui n'était déjà plus qu'une silhouette grise entre les colonnes, puis, à des mouvements d'ombre, plus loin encore, il devina d'autres soldats et d'autres chevaux qui escaladaient la montagne. Et soudain, il y eut un éclair dans les profondeurs du bois, comme si une luciole avait volé. C'était un ordre. Tous les hommes firent un à droite, et, se mettant en file, silencieux, sans un mot, continuèrent leur manœuvre mystérieuse.

Des ombres s'agitèrent encore un instant dans les profondeurs de la futaie ; le murmure des feuilles foulées et croulantes diminua ; puis il cessa tout à fait, et la nuit parut, de nouveau, inhabitée.

— Redoutable, dit à demi-voix M. Ulrich, redoutable adversaire, qui s'exerce jour et nuit ! Il y avait un officier, bien sûr, là-bas, dans le sentier. C'est vers lui qu'ils regardaient tous. Il a levé son sabre, clair sous la lune, et les plus proches l'ont vu. Tous ont tourné. Comme ils faisaient peu de bruit ! J'en aurais tout de même démoli deux, si nous avions été en guerre.

Puis, remarquant son chien qui le regardait, tranquille à présent, le museau levé et remuant la queue :

— Oui, oui, ils sont partis... Tu ne les aimes pas plus que moi...

Il attendit, pour reprendre sa route, qu'il fût certain que les hussards ne reviendraient pas de son côté. Il n'aimait pas la rencontre des soldats allemands. Il en souffrait dans sa fierté ombrageuse de vaincu, dans sa fidélité à la France, dans son amour qui craignait toujours une guerre nouvelle, une guerre dont il avait vu avec étonnement la date reculer et reculer toujours. Il lui arrivait de faire de longs détours pour éviter une troupe en marche sur les routes. Pourquoi ces hussards étaient-ils venus troubler sa descente à Alsheim ? Encore des manœuvres, encore la pensée de l'Ouest qu'ils ont tenace, là-bas ; encore la bête carnassière qui rôde, souple, agile, au sommet des Vosges, et qui regarde si elle doit descendre . . .

M. Ulrich dévalait la hêtrée, baissant la tête, l'esprit tout plein de souvenirs tristes qui revivaient pour un mot, pour moins encore, car hélas ! ils avaient, mêlée avec eux et prompte à se relever du passé, toute la jeunesse de cet homme . . . Il évitait, lui aussi, de faire du bruit, tenait son chien derrière lui et ne le caressait pas, quand la brave bête frottait son museau contre la main pendante de son maître, pour dire : « Qu'avez-vous donc, puisqu'ils sont partis ? » En un quart d'heure, par le chemin plus large qu'il retrouva au bout de la hêtrée, M. Ulrich gagna la lisière de la forêt. Une brise plus froide et plus vive courait dans les tailles de chênes et de noisetiers qui bordaient la plaine. Il s'arrêta, écouta à droite, et, mécontent, leva les épaules en disant :

— C'est comme ça qu'ils reviendront ! Personne ne les aura entendus ! Pour l'instant, oublions-les, et allons dire bonjour à Jean Oberlé !

M. Ulrich descendit un dernier raidillon. Quelques pas encore, et les écrans de baliveaux et de broussailles qui cachaient l'espace furent franchis. Le ciel entier se dévoila et, en dessous, devant, à gauche, à droite, quelque chose d'un bleu plus doux et plus brumeux, qui était la terre d'Alsace. L'odeur des guérets et des herbes mouillées par la rosée se levait du sol comme une moisson de la nuit. Le vent la poussait, le vent froid, passant familier de cette plaine, compagnon vagabond du Rhin. On ne pouvait distinguer aucun détail dans l'ombre où dormait l'Alsace, si ce n'est, à quelques centaines de mètres, des lignes de toits ramassés et pressés autour d'un clocher gris, tout rond d'abord et terminé en pointe. C'était le village d'Alsheim. M. Ulrich se hâta, retrouva bientôt le cours du torrent, devenu un ruisseau rapide, qu'il avait côtoyé dans la montagne, le suivit, et vit se dégager, haute et massive, dans son parc d'arbres dépouillés par l'hiver, la première maison d'Alsheim, celle des Oberlé.

Elle était bâtie à droite de la route, dont elle était séparée d'abord par un mur blanc, puis par le ruisseau qui traversait le domaine sur plus de deux cents mètres de longueur, fournissant d'abord l'eau nécessaire aux machines, et coulant ensuite, agrandi et dirigé savamment, parmi les arbres, jusqu'à la sortie. M. Ulrich franchit la large grille en fer forgé qui ouvrait sur la route, puis le pont, et, passant devant le petit chalet du concierge, laissant à droite les chantiers pleins de bois amoncelés, de planches levées en croix, de perches, de hangars, il prit à gauche l'avenue qui tournait entre les massifs et la pelouse, et arriva devant le perron d'une maison à deux étages, mansardée, construite en pierre rouge de Saverne et qui datait du milieu du siècle. Il était huit heures et demie. Il monta vivement au premier, et frappa à la porte d'une chambre.

Une voix jeune répondit :

— Entrez !

M. Ulrich n'eut pas le temps d'enlever sa bombe de chasse. Il fut saisi au cou, attiré et embrassé par son neveu Jean Oberlé, qui disait :

— Bonjour, oncle Ulrich ! Ah ! que je suis content ! Quelle bonne idée !

— Allons, lâche-moi ! Bonjour, mon Jean ! Tu viens d'arriver ?

— À trois heures cette après-midi. J'aurais été vous voir dès demain, vous savez ?

— J'en étais sûr. Mais je n'ai pas pu y tenir : il a fallu descendre et te voir. Trois ans que je ne t'ai vu, Jean ! Laisse que je te regarde !

— À votre aise ! répondit le jeune homme en riant. Ai-je changé ?

Il avait avancé à son oncle un fauteuil de cuir, et s'asseyait en face, sur un canapé revêtu d'une housse et placé contre la muraille. Entre eux, il y avait une table de travail, sur laquelle brûlait une petite lampe à pétrole en métal ciselé. Tout près, la fenêtre laissait voir, entre ses rideaux relevés, le parc immobile et solitaire sous la lune. M. Ulrich considérait Jean avec une curiosité affectueuse et fière. Celui-ci avait encore grandi ; il dépassait un peu son oncle. Son solide visage d'Alsacien avait pris des lignes plus volontaires et plus fermes. La moustache brune était plus fournie, le geste tout à fait aisé, comme celui d'un homme qui a vu le monde. On eût pu le prendre pour un Méridional, à cause de la pâleur italienne de ses joues rasées, de ses paupières cernées d'ombre, à cause de ses cheveux foncés qu'il portait séparés sur le côté par une raie, de ses lèvres pâles aussi, ouvertes sur de belles dents saines, transparentes, qu'il laissait voir lorsqu'il riait ou qu'il parlait. Mais plusieurs signes le désignaient comme un enfant de l'Alsace : la largeur du visage sur la

ligne des pommettes, ses yeux verts comme les forêts des Vosges, et le menton carré des paysans de la vallée. Il gardait quelque chose d'eux, car son bisaïeul avait tenu la charrue. Il avait leur corps de cavaliers solides. L'oncle devina aussi, à la jeunesse du regard qui croisait le sien, que Jean Oberlé, l'homme de vingt-quatre ans qu'il revoyait, n'était pas très différent, moralement, de celui qu'il avait connu autrefois.

— Non, dit-il après un long moment, tu es le même ; tu es seulement devenu homme. J'avais peur de plus grands changements.

— Et pourquoi ?

— Parce que, mon petit, à l'âge que tu as surtout, il y a des voyages qui sont des épreuves . . . Mais, d'abord, d'où reviens-tu, au juste ?

— De Berlin, où j'ai passé mon *Referendar Examen*.

L'oncle eut un rire saccadé qu'il réprima vite, et qui se perdit dans sa barbe grise.

— Appelons cela la licence en droit, si tu veux bien ?

— Je veux très bien, mon oncle.

— Alors, donne-moi une explication plus complète, et surtout plus nouvelle, car, ta licence, voilà plus d'un an que tu l'as en poche. Qu'as-tu fait de ton temps ?

— Très simple. L'avant-dernière année, je l'ai passée, comme vous le savez, à Berlin, achevant mes études de droit. La dernière, j'ai fait un stage chez un avocat, jusqu'au mois d'août. À cette époque, je suis parti pour un voyage en Bohême, en Hongrie, en Croatie, et dans le Caucase, avec la permission paternelle. J'y ai mis six mois ; j'ai retraversé Berlin pour reprendre mes bagages d'étudiant et faire quelques visites d'adieu, et j'arrive . . .

— En effet, ton père . . . Je ne t'ai pas demandé, dans ma hâte de te revoir . . . Il va bien ?

— Il n'est pas ici.

— Comment, le soir de ton retour, il a été obligé de s'absenter ?

Jean répondit avec un peu d'amertume :

— Il a été obligé d'assister à un grand dîner chez M. le conseiller von Boscher . . . Il a emmené ma sœur. Il paraît que c'est une belle réception.

Il y eut un petit silence. Les deux hommes ne riaient plus. Ils sentaient entre eux, toute proche, s'imposant après trois minutes d'entretien, la question maîtresse, irritante et fatale, celle qu'on n'évite pas, celle qui unit et qui divise, qui est au fond de toutes les relations sociales, des

honneurs, des vexations comme des institutions, celle qui tient, depuis trente ans, l'Europe en armes.

— J'ai dîné seul, reprit Jean... c'est-à-dire avec mon grand-père...

— À peine une présence, le pauvre homme. Toujours bien affaissé, bien infirme ?

— Très vivant par l'esprit, je vous assure.

Il y eut un second silence, après quoi M. Ulrich demanda, en hésitant :

— Et ma sœur, à moi ? Ta mère ? Elle est avec eux ?

Le jeune homme répondit affirmativement, d'un signe de tête.

Et la douleur fut si vive chez l'autre, que M. Ulrich détourna les yeux pour ne pas laisser voir toute la souffrance qu'ils exprimaient. Il les leva, par hasard, sur une aquarelle du maître décorateur Spindler, pendue au mur, et qui représentait trois belles filles d'Alsace s'amusant à la balançoire. Vite, il reporta son regard sur son neveu, il le regarda bien en face, et il dit, la voix fêlée par l'émotion :

— Et toi ? ... Tu aurais pu dîner chez le conseiller von Boscher, ... au point d'intimité où vous êtes avec ces Allemands ... Tu n'as pas eu envie de suivre tes parents ?

— Non.

Le mot fut dit nettement, simplement. Mais M. Ulrich ne trouva pas le renseignement qu'il cherchait. Oui, Jean Oberlé était devenu un homme. Il refusait de blâmer sa famille, de donner son avis en accusant les autres. L'oncle reprit, avec le même accent d'ironie :

— Cependant, mon neveu, j'ai eu tout l'hiver dernier les oreilles rebattues de tes succès berlinois ; on ne m'épargnait pas ; je savais que tu faisais danser là-bas nos blondes ennemies ; je connaissais les noms ...

— Oh ! je vous en prie, dit Jean sérieusement, ne plaisantons pas sur ces questions-là, comme des gens qui n'osent les regarder en face et dire leur avis. J'ai eu une autre éducation que la vôtre, c'est vrai, mon oncle, une éducation allemande. Mais cela ne m'empêche pas d'aimer tendrement ce pays-ci ... au contraire.

M. Ulrich, par-dessus la table, tendit la main, et serra la main de Jean.

— Tant mieux ! dit-il.

— Vous en doutiez ?

— Je ne doutais pas, mon enfant, j'ignorais ; je vois tant de choses qui me peinent et tant de convictions qui fléchissent !

— La preuve que j'aime notre Alsace, c'est que mon intention est d'habiter Alsheim.

— Comment! dit M. Ulrich stupéfait, tu renonces à entrer dans l'administration allemande, comme ton père le veut? C'est grave, mon ami, de te dérober à son ambition. Tu étais un sujet d'avenir... Il le sait?

— Il s'en doute, mais nous ne nous sommes pas encore expliqués là-dessus. Je n'ai pas eu le temps depuis mon retour.

— Et que veux-tu faire?

Le sourire jeune reparut sur les lèvres de Jean Oberlé.

— Couper du bois, comme lui, comme mon grand-père Philippe; m'établir parmi vous. Quand j'ai voyagé, en Allemagne et en Autriche, après mon examen, c'était beaucoup pour étudier les forêts, les scieries, les usines pareilles à la nôtre... Vous pleurez?

— Pas tout à fait.

M. Ulrich ne pleurait pas, mais il était obligé de sécher, du bout du doigt, ses paupières mouillées.

— Ça serait de joie, en tout cas, mon petit; oh! de vraie et grande joie!... Te voir fidèle à ce que j'aime le plus au monde... te garder près de nous... te voir décidé à ne pas accepter de charges et d'honneurs de ceux qui ont violenté ta patrie... oui, c'est le rêve que je n'osais plus faire... Seulement, bien franchement, je ne m'explique pas... Je suis surpris... Pourquoi ne ressembles-tu pas à ton père, à Lucienne, qui sont si ouvertement... ralliés? Tu as fait tes études de droit à Munich, à Bonn, à Heidelberg, à Berlin; tu viens de séjourner quatre années en Allemagne, sans parler des années de collège. Comment n'es-tu pas devenu Allemand?

— Je le suis moins que vous.

— Ce n'est guère.

— Moins que vous, parce que je les connais mieux. Je les ai jugés par comparaison.

— Eh bien?

— Ils nous sont inférieurs.

— Sapristi, tu me fais plaisir! On n'entend jamais répéter que le contraire. En France surtout, ils ne tarissent pas d'éloges sur leurs vainqueurs de 1870!

Le jeune homme, que l'émotion de M. Ulrich avait gagné, cessa de s'appuyer au dossier du canapé, et, penché en avant, le visage illuminé par la lampe qui rendait plus ardents ses yeux verts :

— Ne vous méprenez pas, oncle Ulrich : je ne déteste pas les Allemands, et en cela je diffère de vous. Je les admire même, car ils ont des côtés admirables. J'ai parmi eux des camarades pour lesquels j'ai beaucoup d'estime. J'en aurai d'autres. Je suis d'une génération qui n'a pas vu ce que vous avez vu, et qui a vécu autrement. Je n'ai pas été vaincu, moi !...

— Heureux, va !

— Seulement, plus je les ai connus, plus je me suis senti autre, d'une autre race, d'une catégorie d'idéal où ils n'entraient pas, et que je trouve supérieure, et que, sans trop savoir pourquoi, j'appelle la France.

— Bravo, mon Jean ! Bravo !

Le vieil officier de dragons s'était, penché, lui aussi, tout pâle, et les deux hommes n'étaient plus séparés que par la largeur de la table.

— Ce que j'appelle la France, mon oncle, ce que j'ai dans le cœur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus grande facilité de penser...

— Oui !

— De dire...

— C'est cela !

— De rire...

— Comme tu devines !

— Où les âmes ont des nuances infinies, un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime, quelque chose comme une Alsace encore plus belle !

Ils s'étaient levés tous deux. M. Ulrich attira son neveu, et serra contre sa poitrine cette tête ardente.

— Français ! dit-il, Français dans les moelles de tes os et dans les globules de ton sang ! Pauvre cher petit !

Le jeune homme reprit, la tête encore appuyée contre l'épaule du vieux :

— C'est pour cela que je ne peux pas vivre là-bas, au delà du Rhin, et que je vivrai ici.

— Alors, je dis bien : pauvre petit ! répondit M. Ulrich... Tout a changé, hélas !... Ici même, dans ta maison... Tu souffriras, mon Jean, avec une nature comme la tienne... Je comprends tout, à présent, tout...

Puis, laissant aller son neveu :